



**HAL**  
open science

**Le pasteur-pédagogue Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826)  
mémoire d'un réformateur, promoteur d'un 'évangile  
intégral'**

Anne Ruolt

► **To cite this version:**

Anne Ruolt. Le pasteur-pédagogue Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826) mémoire d'un réformateur, promoteur d'un 'évangile intégral'. *Positions luthériennes*, 2017, p. 153-169 (n°2), p. 153-169. halshs-01800543

**HAL Id: halshs-01800543**

**<https://shs.hal.science/halshs-01800543>**

Submitted on 31 May 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**LE PASTEUR-PÉDAGOGUE  
JEAN-FRÉDÉRIC OBERLIN (1740-1826) :  
MÉMOIRE D'UN RÉFORMATEUR,  
PROMOTEUR D'UN « ÉVANGILE  
INTÉGRAL »**

Anne Ruolt

Institut biblique de Nogent, 39 Grande rue Charles de Gaulle  
94110 Nogent-sur-Marne  
anne.ruolt@ibnogent.org

Après le mémorial édifié par les paroissiens le 1<sup>er</sup> juin 1827, dans l'église de Waldersbach, commémorant la première année du décès du pasteur Oberlin, cent quatre-vingt six ans plus tard, le 11 octobre 2013, c'était un mémorial immatériel qui était dévoilé par le Ministère de la culture : une plaque labélisant l'ancien presbytère protestant de Waldersbach, l'actuel Musée Oberlin, en « Maison des illustres ». Ce label a été créé deux ans plus tôt, selon les termes du Ministère : « pour signaler au public les lieux dont la vocation est de conserver et transmettre la mémoire des femmes et des hommes qui les ont habités et se sont illustrés dans l'histoire politique, sociale et culturelle de la France<sup>1</sup> ».

Ce fait d'actualité a été l'occasion de rechercher dans les archives du pasteur-pédagogue Jean-Frédéric Oberlin (1740-

---

<sup>1</sup> Le site du Ministère de la culture présente ainsi ce label, créé le 13 septembre 2011 : « Le label Maison des Illustres a été lancé le 13 septembre 2011 par Frédéric Mitterrand, ministre de la Culture et de la Communication. Il a été créé pour signaler au public les lieux dont la vocation est de conserver et transmettre la mémoire des femmes et des hommes qui les ont habités et se sont illustrés dans l'histoire politique, sociale et culturelle de la France. » <http://www.culture.fr/Actualites/Architecture-Patrimoine/Maisons-des-Illustres-nouveau-label-du-ministere-de-la-Culture-et-de-la-Communication> [site consulté le 27 mai 2017].

1826) ce qu'une telle promotion au rang « d'illustre » aurait pu lui inspirer comme commentaires.

Oberlin est originaire de Strasbourg, alors germanophone. Il commence ses études supérieures à l'âge de quinze ans. Il fréquente d'abord le Gymnase à Strasbourg où enseigne son père, puis la Faculté de théologie protestante. Il devient maître ès Arts à 23 ans, le 21 juillet 1763, et soutient ses thèses à 27 ans, le 12 juin 1767<sup>2</sup>. Toute sa carrière pastorale, longue de 59 ans (1767-1826), se déroule à Waldersbach, au comté du Ban-de-la-Roche, cure peu convoitée au climat rude et à la population misérable. La langue régionale y était le *welche*. À l'école, c'est le français qui était de rigueur. Des pasteurs venus de Montbéliard l'avaient déjà enseigné dans les premières écoles. Pour Oberlin, ce « dépaysement » vaut sans doute celui de nombreux missionnaires contemporains, des citoyens faisant œuvre pionnière en zone rurale, dans une autre région linguistique, fût-elle géographiquement limitrophe à la leur. Il y fait un travail pastoral, mais aussi social, impactant l'agriculture, la pharmacie, l'industrie textile ainsi que les écoles, ce qui fait de lui un précurseur de l'école maternelle avec Sara Banzet et les « poêles à tricoter ». C'est cette action qui lui vaut sa notoriété contemporaine, son travail ayant été mis en valeur par différents biographes et par la thèse de doctorat de Loïc Chalmel (1994), qui a donné une impulsion significative au développement du Musée, de la Maison des enfants, du jardin et de la bibliothèque<sup>3</sup>.

## I. Le pasteur-pédagogue Oberlin, serviteur d'un Illustre

Deux textes d'Oberlin et un d'Henri Lutteroth témoignent de la volonté du pasteur que ce soit la mémoire du Christ et non la sienne qui soit honorée.

### A) *Le témoignage d'Oberlin auprès de ses paroissiens (1775)*

Dans sa lettre d'adieu à sa communauté de Waldersbach, préparée vers 1775 alors qu'il pensait partir en mission extérieure

<sup>2</sup> Loïc Chalmel, *La petite école dans l'école, origine piétiste-morave de l'école maternelle française*, Berne, Peter Lang, 2005 (2<sup>e</sup> éd. ; 1<sup>ère</sup> éd., 1996), p. 119.

<sup>3</sup> Musée Oberlin, <http://www.musee-oberlin.com> [site consulté le 27 mai 2017].

en répondant favorablement à l'appel de la communauté allemande d'Ebénézer en Amérique du Nord<sup>4</sup>, nous lisons : « ô mon cher troupeau ! vous que le souverain pasteur avait daigné me confier pendant huit ans ! Je vous en conjure, attachez-vous à ce pasteur divin et jamais aux hommes<sup>5</sup> ». En juillet 1783, quelques mois après le séisme que fut pour lui le décès soudain de sa femme Madeleine-Salomé Witter<sup>6</sup>, il rédige son testament destiné aux mêmes membres de sa paroisse, convaincu qu'à 44 ans son heure était aussi venue de passer d'ici à trépas. Ce texte a été lu publiquement par le pasteur Jaeglé de Barr, en 1826, le jour des obsèques d'Oberlin, soit 42 ans plus tard<sup>7</sup> ! Il écrivait ceci : « O puissiez-vous oublier mon nom, et ne retenir que celui de Jésus-Christ que je vous ai prêché ; lui est votre pasteur, je n'en étais que le valet ; lui est votre cher maître qui m'avait envoyé vers vous après m'avoir dressé et préparé dans ma jeunesse, pour vous être utile. Lui est le tout bon, le tout sage, le tout-puissant, le tout-généreux, je ne fus qu'un pauvre, misérable et faible mortel<sup>8</sup>. »

*B) Le témoignage d'Oberlin auprès des écoliers de Waldersbach (1810)*

Les paroles d'Oberlin aux écoliers corroborent ce volontaire décentrage de sa personne. Le 1<sup>er</sup> septembre 1810, c'est en ces termes que le pasteur reprenait les élèves qui avaient organisé la veille une fête pour ses 70 ans :

[...] un honneur qu'on ne mérite pas humilie et rend confus [...] il me reste un souhait : un souhait ancien et toujours nouveau, un souhait qui me

<sup>4</sup> La guerre d'indépendance des États Unis (1775 à 1783) le contraint à renoncer à ce projet.

<sup>5</sup> Jean-Frédéric Oberlin, « Mes très-chers frères, mes bien-aimés paroissiens », vers 1775, in : Ehrenfried Stöber, *Vie de J. F. Oberlin, Pasteur à Waldbach, au Ban-de-la-Roche, chevalier de la légion d'honneur*, Paris/Strasbourg/Londres, Treuttel et Würz, 1831, p. 208.

<sup>6</sup> Le mariage avait été célébré le 6 juillet 1768.

<sup>7</sup> Ehrenfried Stöber, *Vie de J. F. Oberlin, Pasteur à Waldbach, au Ban-de-la-Roche, chevalier de la légion d'honneur*, Paris – Strasbourg – Londres, Treuttel et Würz, 1831, p. 570.

<sup>8</sup> Jean Frédéric Obelin, *Correspondance et textes complémentaires*. Textes établis et annotés par Gustave Koch, t. II : 1775-1784, Herzberg, Traugott Bautz, 2014, n° 252, p. 336. Voir aussi, avec de légères variantes, Henri de Lutteroth, *Notice sur Jean-Frédéric Oberlin, pasteur à Waldersbach, mort le 1<sup>er</sup> juin 1826*, Paris – Strasbourg, Servier – Heitz, 1826, p. 72-73.

domine et ne me quitte pas ; c'est que ma paroisse voulût célébrer une fête ; fête générale et universelle, où toutes les personnes sans distinction vou-lussent prendre part, chacun en son particulier ; savoir : La fête de cœur en l'honneur, en récompense et à la joie de Celui, qui pour nous a sué du sang en Gethsémané et s'est laissé flageller, cracher au visage, couronner d'épines et clouer à la croix, pour nous rouvrir le ciel, que nos péchés nous avaient fait perdre<sup>9</sup>.

### C) *Le témoignage d'Henri de Lutteroth (1826)*

Dans la notice qu'il consacrait à Oberlin à l'occasion de son décès, le publiciste et artisan du Réveil au XIX<sup>e</sup> siècle Henri de Lutteroth (1802-1889)<sup>10</sup> prenait la précaution de dire ceci : « Oberlin lui-même ne travaillait pas pour que son nom fut honoré parmi les hommes [...]. J'agis donc en quelque sorte contre ses volontés, si, en vous entretenant de lui, je ne me proposais pas surtout de rendre gloire au Seigneur qu'il a fidèlement servi<sup>11</sup>. » Rappelons encore que, lorsque la Société royale d'agriculture lui décerna sa médaille d'or, Oberlin demanda au Baron de Gérando de le représenter à Paris lors de cette cérémonie plutôt que de déplacer lui-même<sup>12</sup>.

Faire de la personne d'Oberlin un « illustre », sans autre qualificatif, voilà une initiative qui, en son temps, n'aurait sans doute pas été agréée par ce pasteur-pédagogue. Pour comprendre l'engagement social d'Oberlin, il faut nécessairement parler de sa foi en Celui dont il se revendiquait le serviteur. En dépit des limites, des imperfections et des défaillances de l'homme, l'engagement d'Oberlin a été le fruit et non l'essence de la foi de ce protestant animé par les idées du Réveil. Pour reprendre une métaphore évangélique que cite Oberlin, comme les « sarments » qui l'avaient précédé, le pasteur Jean-Georges Stuber (1722-1797), et avant lui les pasteurs-instituteurs venus de Montbéliard, eux-mêmes attachés au « vrai cep », il concevait « son » activité tel le fruit que produit un sarment dans la vigne

<sup>9</sup> Jean-Frédéric Oberlin, « Aux écoliers », Waldersbach, 1<sup>er</sup> septembre 1810, in : Ehrenfried Stöber, *Vie de J. F. Oberlin, Pasteur à Waldbach, au Ban-de-la-Roche*, p. 416-417.

<sup>10</sup> Le publiciste Henri de Lutteroth, fils d'un riche banquier, fut un zélé acteur du Réveil protestant au XIX<sup>e</sup> siècle, présent dans la plupart des sociétés et œuvres protestantes qui naissaient alors au sein de ce courant des Églises réformées en France.

<sup>11</sup> Henri de Lutteroth, *Notice sur Jean-Frédéric Oberlin*, p. VI.

<sup>12</sup> Samuel Chapuis, *Vie d'Oberlin: pasteur au Ban de la Roche*, Toulouse, Société de Livres religieux à Toulouse, 1845, p. 197.

du divin vigneron. Là se trouve la continuité de l'action entreprise au Ban-de-la-Roche avant l'arrivée d'Oberlin et dans laquelle il s'inscrit en la développant.

## II. La source, l'enracinement et la nature de l'engagement d'Oberlin

### A) *La source : l'héritage piétiste d'Oberlin et du Ban de la Roche*

Le climat familial influence la piété d'Oberlin. Le jeune Jean-Frédéric a été élevé dans une famille protestante luthérienne de Strasbourg. Sa mère a été particulièrement engagée dans les cercles piétistes. Elle a été une fidèle auditrice du pasteur Sigismond-Frédéric Lorentz (1727-1783), prédicateur à l'Église Saint-Guillaume, puis à l'Église Saint-Pierre-le-Jeune, puis professeur à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg. Très radical en matière de doctrine, ce dernier estimait que le père de Frédéric était trop « tiède » pour être un croyant régénéré<sup>13</sup>. Jean-Georges Oberlin (1701-1770) avait pourtant choisi comme parrain pour son fils un de ses collègues, Frédéric-Christian Lembke (1698-1785), professeur comme lui au Gymnase, et prédicateur à l'église Saint-Pierre-le-Vieux (1735-1745) avant d'être destitué pour avoir « infesté le pays » en enseignant la doctrine piétiste. Celle-ci distinguait les régénérés de ceux qui ne l'étaient pas dans l'Église, appelant tous à la conversion personnelle. Après quoi, Lembke s'était rendu en Amérique du Nord, appelé par la « Brüdergemeine » de Bethléhem pour y diriger une école pour garçons à Nazareth Hall<sup>14</sup>.

En remontant plus loin dans la lignée paternelle, en 1575, à Colmar, on trouve trace de boulangers portant le patronyme Oberlin. À l'époque de la contre-réforme et de la guerre de Trente ans, comme d'autres protestants voulant rester fidèle à leur foi, Hans Oberlin (1606-1667) avait choisi d'émigrer et s'était installé comme boulanger à Strasbourg<sup>15</sup>.

<sup>13</sup> Jean-Paul Benoit, *J. F. Oberlin, pasteur d'hommes*, Strasbourg, Oberlin, 1955, p. 18.

<sup>14</sup> *Id.*, p. 16 ; Loïc Chalmel, *La petite école dans l'école*, p. 115 ; Hogan H. Hacker, *Nazareth Hall : an Historical sketch and roster of principals, teachers and pupils*, Bethlehem, Times Publishing Co., 1910, p. 30-31

<sup>15</sup> Loïc Chalmel, *La petite école dans l'école*, p. 115.

Les groupes piétistes, ou « conventicules », rassemblaient des fidèles professant une foi personnelle, et zélés pour la propager, en particulier en actes. Ces réunions se faisaient le plus souvent hors des murs de l'église, dans les maisons et sans autorisation, donc en marge de l'Église de multitude, où se côtoyaient tous les types de chrétiens, régénérés ou non. Au sein de cette *ecclesiola*, petite Église dans la grande, les membres qui se reconnaissaient frères et sœurs par leur union au Christ s'encourageaient à la sanctification et aux bonnes œuvres, fruits naturels de la régénération. L'introspection faisait aussi partie des moyens d'édification d'une foi qui se voulait vivante et militante.

Rappelons que le fondateur du piétisme est généralement associé au nom du pasteur luthérien alsacien, Philip Jacob Spener (1635-1705) qui, en 1675, publia les *Pia desideria*, texte fondateur de ce courant dans le protestantisme germanophone<sup>16</sup>. Il a été ministre du culte à Francfort-sur-le-Main, puis dès 1691 à Berlin. C'est au sein des *collegia pietatis*, autre nom donné aux conventicules, que les fidèles pieux discutaient du sermon dominical et de son implication dans leur vie. Ils lisaient la Bible et priaient ensemble. C'est ensuite le professeur à l'Université de Halle, August-Hermann Francke (1663-1727), qui a structuré le mouvement, duquel sont nées de nombreuses œuvres d'éducation, d'entraide, d'édition et d'action missionnaire au loin.

Avant d'être recruté dans le vivier des étudiants de la Faculté de théologie de Strasbourg, germanophones, dès 1724<sup>17</sup>, les premiers pasteurs du Ban-de-la-Roche venaient de Montbéliard et étaient de langue française. Parmi eux figuraient déjà des piétistes. Le pasteur Léopold Georges Pelletier (1677-1745), en fonction à Waldersbach de 1707 à 1712, incarne l'homme par lequel ce mouvement de réveil religieux s'était déjà implanté, non sans susciter une vive opposition : il fut même destitué<sup>18</sup>. Oberlin rapporte ce témoignage de Catherine Caquelin-Scheidecker, décrivant la vie de son grand-père et de son oncle à l'époque où Pelletier avait développé les *conventicules* au Ban-

<sup>16</sup> Voir *Pia desideria. Texte intégral*. Traduction de Annemarie Lienhard. Notes et postface de Marc Lienhard, Paris, Arfuyen, 2017 ; Matthieu Arnold (éd.), « Philippe Jacques Spener (1635-1705) : nouveaux aspects de son œuvre et son influence » *Positions luthériennes* 53 (2005), p. 113-230.

<sup>17</sup> Le premier d'entre eux, Samuel Nagel, fut installé par le grand-père de Jean-Frédéric Oberlin, le professeur de droit Jean-Henri Feltz (1665-1727).

<sup>18</sup> Voir Loïc Chalmel, *La petite école dans l'école*, p. 89-90.

de-la-Roche. Celui-ci atteste des tensions vives suscitées par ces réunions piétistes :

Ce fut particulièrement dans notre heureuse famille que Dieu fit germer les bonnes semences qui nous furent données par son Valet, M. Pelletier. *Je l'ai connu, mais pas dans le temps de son ministère chez nous, mais lorsqu'il vint visiter et affermir les siens dans la sainte Doctrine.* Il se forma alors et déjà auparavant, et du temps même du ministère de M. Pelletier dans le pays, de *saintes réunions dans la paroisse* ; elles étaient composées de véritables fidèles. Ces réunions se tenaient chez mon oncle Sébastien et chez ma tante. Ma grand-mère racontait que ces réunions se tenaient ordinairement chez son oncle Sébastien et chez sa tante, dans une maison du Beaulieu à Waldersbach, mais Satan mit tout l'Enfer en mouvement contre ces Réunions, il fit qu'on se moqua de tous ceux qui les fréquentaient ; ensuite on les calomnia, Satan employa tous les Moyens qu'il crut propres pour réussir dans ses Projets : un bourgeois de Waldersbach tira un coup de fusil au travers de la vitre chez cette tante et la balle vint friser la tête de son mari dans le lit et perça la paroi. Il y eut deux familles particulièrement qui furent les plus acharnées [...]. C'est ainsi que Satan devint le plus fort, on n'osa plus se rassembler, et on fit des réunions privées chacun chez soi. Mais le mal augmenta de plus en plus : mon oncle en eut un grand deuil. Je l'ai souvent entendu gémir sur cette dépravation ; enfin il se décida à quitter tout plutôt que de risquer de suivre aussi la multitude à mal faire. Il partit avec sa famille (il alla en Amérique) et nous laissa livrés à des mercenaires qui parvinrent à rendre le Pays ténébreux comme leurs œuvres le demandaient<sup>19</sup>.

En amont, le mouvement des frères Moraves avait commencé en Bohême avec le pré-réformateur Jean Hus (1371-1415), celui-là même qui mit les écrits de John Wycliff (vers 1328-1384) en pratique. Le pédagogue Jan Amos Komenský, dit Comenius (1592-1670), avait été un pasteur de ce mouvement<sup>20</sup>. Persécutés, ces chrétiens avaient émigré et avaient été recueillis par le filleul de Spener, le comte Nicolas de Zinzendorf (1700-1760)<sup>21</sup>, qui organisa une nouvelle communauté sur ses terres, au *Herrnhut* (« la Garde du Seigneur »), prenant le nom de Frères moraves<sup>22</sup>.

<sup>19</sup> Jean-Frédéric Oberlin, *Sur l'histoire du Pays et les anciennes réunions des Réveillés dans la paroisse de Waldersbach au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle*, 1815, cité par Loïc Chalmel, *La petite école dans l'école*, p. 89. Voir aussi A. Salomon, « Les précurseurs de Stuber et d'Oberlin dans l'Église de Waldersbach », *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français* 76 (1927), p. 463 (457-465).

<sup>20</sup> Voir Loïc Chalmel, *La petite école dans l'école*, p. 14-16, 47-70.

<sup>21</sup> Voir Marc Frédéric Muller, *Nicolas-Louis de Zinzendorf. Un éclaireur au temps des Lumières (1700-1760)*, Lyon, Olivétan, 2012.

<sup>22</sup> Voir le site officiel <http://www.unitasfratrum.org/index.php/origin-growth-of-the-unitas-fratrum> [site consulté le 27 mai 2017]



Les visites de la baronne de Krüdener (1764-1824) au Ban-de-la-Roche chez Oberlin y ont renforcé les idées des frères Moraves, communauté déterminante pour la piété de la Baronne.

*B) L'enracinement : la conversion et la formation d'Oberlin*

Oberlin résume ce qu'est la foi pour lui, dans la lettre d'adieux qu'il avait préparée pour ses paroissiens du Ban-de-la-Roche vers 1775, alors qu'il pensait servir Dieu aux États-Unis d'Amérique. Il écrit :

Oh ! hâtez-vous encore, vous qui avez jusqu'ici négligé de le faire, hâtez-vous, pendant que vos cœurs sont touchés, de vous prosterner aux pieds de Jésus, votre rédempteur et de lui demander humblement pardon de votre criminelle légèreté et négligence ; présentez-lui vos âmes telles qu'elles sont ; suppliez-le de les changer et de les faire telles qu'il les souhaite ; n'oubliez jamais ce qu'il a dit lui-même et a fait dire par ses fidèles apôtres, ce que je vous ai si souvent répété : qu'on ne saurait être sauvé, à moins qu'on ne soit régénéré ou né de nouveau , selon St. Jean III [3, 5-8], qu'il faut être animé de son Esprit (Rom. VIII, 9, 14 ), que nous devons être unis à lui comme la branche à l'arbre, et tirer continuellement de lui les forces pour une sainte vie ; que tout ce que nous faisons hors de l'union avec lui, quelque beau et noble qu'il puisse paraître aux yeux d'un monde honnête à la payenne [sic], n'est d'aucune valeur à ses yeux, parce que le motif en est frivole, qu'il ne procède pas du moins de l'amour et de la reconnaissance envers celui qui a tout fait pour notre salut, et qui a certes mérité que nous fassions tout pour lui et pour l'avènement de son règne (Jean XV)<sup>23</sup>.

C'est à 16 ans, selon son propre témoignage, que « Dieu toucha son cœur », sous l'influence des prédications du pasteur J.-S. Lorentz<sup>24</sup>. Il faut entendre ici le cœur dans son sens sémitique de ce qui gouverne la volonté de l'homme et qui ne se limite pas qu'aux sentiments, sans toutefois exclure ces derniers<sup>25</sup>.

Il est dans la tradition piétiste de terminer une année « chrétiennement », par un temps d'introspection, de reconnaissance pour les grâces accordées par Dieu durant l'année écoulée, mais aussi de repentance pour ses propres manquements. C'est aussi

<sup>23</sup> Jean-Frédéric Oberlin, « Mes très-chers frères, mes bien-aimés paroissiens », vers 1775, in : Ehrenfried Stöber, *Vie de J. F. Oberlin, Pasteur à Waldbach, au Ban-de-la-Roche, chevalier de la légion d'honneur*, Paris/Strasbourg/Londres, Treuttel et Würz, 1831, p. 208.

<sup>24</sup> Voir Jean-Paul Benoit, *J. F. Oberlin, pasteur d'hommes*, Strasbourg, Oberlin, 1955, p. 17.

<sup>25</sup> Voir Henri Blocher, *Le cœur fait le théologien*, Vaux-sur-Seine, Fac Réflexion, 1982.

l'occasion de commencer l'année nouvelle par un acte de renouvellement de sa consécration à Dieu. Oberlin a pratiqué ce type d'exercice spirituel. C'est dans ce contexte qu'à 20 ans, le 1<sup>er</sup> janvier 1760, il commença l'année en publiant une confession de foi. Cet « acte solennel de consécration » a été renouvelé par écrit dix ans plus tard à Waldersbach, le 1<sup>er</sup> janvier 1770. Lutteroth rapproche ce texte du célèbre ouvrage de piété de Philip Doddridge (1702-1751)<sup>26</sup>, *The Rise and progress of religion in the soul* (1745)<sup>27</sup>. Doddridge était un pasteur anglais et théologien presbytérien dissident. Il était aussi professeur à l'Institut de théologie pour non conformistes de Northampton. Doddridge incarnait déjà, au XVIII<sup>e</sup> siècle, « [...] la figure de l'intellectuel évangélique modéré qui, dans la première moitié du siècle, unit sereinement une pastorale fervente d'éveil spirituel à une activité intellectuelle élargie sans complexes et sans bornes<sup>28</sup> ». Cette comparaison ne permet pas d'en déduire qu'Oberlin ait lu cet ouvrage. L'auteur n'est pas catalogué dans l'inventaire du fonds Oberlin conservé au Musée de Waldersbach<sup>29</sup>, mais cela ne signifie pas nécessairement qu'Oberlin n'ait pas connu cet ouvrage.

Oberlin a fait sa théologie à Strasbourg, où sa piété a continué de se forger. C'est ce que montre sa réponse envoyée, le 15 juillet 1820, à un étudiant en théologie de la Faculté catholique de Nancy. Celui-ci lui demandait comment se déroulaient les études de théologie protestante à Strasbourg. Les disciplines citées de mémoire par Oberlin, âgé alors de 79 ans, nous renseignent sur le *curriculum* de ses études dans les années 1760. S'il énumère brièvement les matières classiques : « dogmatique, exégèse, histoire ecclésiastique toujours accompagnée de la

<sup>26</sup> Henri de Lutteroth, *Notice sur Jean-Frédéric Oberlin*, p. 64, note 1.

<sup>27</sup> Traductions en français et en allemand : Philip Doddridge, *Les commencemens et les progrès de la vraie piété ou Exposition des différens états dans lesquels un chrétien peut se trouver par rapport au salut ; avec des méditations ou des prières convenables au sujet de chaque chapitre*, Jean-Scipion Vernède (trad.), Berlin, E. de Bourdeaux, 1752 ; id., *Anfang und Fortgang wahrer Gottseligkeit in der menschlichen Seele : nach der vierten Ausgabe aus dem Englischen übersetzt, und nebst einer Vorrede Herrn Canzlers von Mosheim herausgegeben*, Gottlieb Ludolph Münter (trad.), Hanovre, Richter, 1769.

<sup>28</sup> Lucia Bergamasco, « Évangélisme et Lumières », *La Revue Française d'Études Américaines*, n<sup>o</sup> 92 (2002) p. 32 (22-46).

<sup>29</sup> Christine Heider, *Inventaire du fonds Oberlin conservé au Musée de Waldersbach*, <http://www.musee-oberlin.com/pdf/inventaire.pdf> [téléchargé le 27 mai 2017].

géographie qui y est relative, étude de la doctrine des différentes Églises ou communions, comparée avec la doctrine de la Ste Bible, étude pastorale », il insiste davantage sur le dernier point révélateur de sa propre piété : « étude journalière de la Ste Bible depuis le commencement jusqu'à la fin. Tout comme le pain accompagne tous nos autres aliments, jusqu'à la fin de notre vie sur terre, de même l'étude de la Ste Parole de Dieu doit accompagner toutes nos autres études : et elle continue de même jusqu'au bout de notre carrière ici-bas en suppliant le Seigneur qui en est l'auteur de nous en faire connoître [sic] le vrai sens et de nous donner les forces de nous y conformer fidèlement<sup>30</sup> ».

*C) La nature : le pasteur « catholique évangélique »*

Si l'expression « catholique évangélique » peut résonner aujourd'hui en opposition à « catholique romain », elle exprimait plutôt chez Oberlin l'universalité de sa foi protestante désignée à l'époque par le terme « évangélique » comme encore aujourd'hui en langue allemande (*evangelisch*, au sens de protestant). En 1820, sous la seconde Restauration, à un gentilhomme catholique venu le visiter Oberlin définit ainsi ce qu'est selon lui un chrétien :

Si vous êtes Chrétien, mon cher ami, nous sommes de la même religion. Si vous croyez à l'entière corruption naturelle de la nature humaine, à la nécessité de la repentance et de la conversion, si vous croyez encore que nous ne pouvons nous régénérer que par la force et l'assistance divine, que nous obtenons par la prière, nous sommes de la même religion. Marchons seulement tous sur les traces de notre Sauveur, sans nous en laisser jamais détourner<sup>31</sup>.

Ce qui unit toujours les membres de ces groupes piétistes, ce n'est pas l'appartenance à une institution religieuse mais l'alliance qui fonde la relation à une personne : le Christ mort et ressuscité pour leur justification et leur régénération. Par lui, ils se savent devenus les sarments greffés au cep, des membres

<sup>30</sup> Jean-Frédéric Oberlin, « Lettre du 15 juillet 1820 », *Annales du Ban-de-la-Roche, surtout de la paroisse de Valdersbach, commencées l'an 1770*, archives, fonds Oberlin, Musée Oberlin, Waldersbach, n° 359, p. 226.

<sup>31</sup> Jean-Frédéric Oberlin, « Lettre à un gentilhomme catholique », 1820, cité dans : Samuel Chappuis, *Vie d'Oberlin, pasteur au Ban de la Roche*, Lausanne, Comité pour la distribution des livres religieux dans le Canton de Vaud, 1842, p. 101.

intimement liés à la vigne du Père. C'est un processus universel ou catholique au sens étymologique du terme, action produite par la grâce de Dieu que l'Évangile proclame.

Mais en se présentant comme un pasteur « catholique évangélique », Oberlin jouait aussi sur les mots. L'expression d'Oberlin pouvait avoir un écho positif chez les membres de l'Église catholique romaine, tout en les intriguant<sup>32</sup>. Cela a pu faciliter les relations « naturelles » d'Oberlin avec l'abbé Grégoire (1750-1831). Stöber rapporte aussi qu'avant la mise en bière de la dépouille d'Oberlin, un vieillard, qui s'est avéré être un ancien maître d'une école catholique des environs, resta à genoux une heure dans la chambre funéraire<sup>33</sup>.

Oberlin se déclarait aussi « chrétien » et non « luthérien », en particulier durant la période sensible de la Révolution française. À un catholique romain venu lui demander une Bible, il déclara :

Vous savez que nous ne sommes pas luthériens et que nous croyons en Jésus-Christ et non en Luther ; nous portons et nous souffrons le titre de luthériens comme une injure qu'on nous donne ; nous ne protestons pas contre la religion catholique ; il y a plus de deux cents ans qu'il fallut protester contre la tyrannie de l'Empereur Charles-Quint, qui voulut nous prescrire des dogmes contre l'évangile. Alors nous étions protestans [sic], aujourd'hui ceci ne signifie plus rien ; on ne parle plus de dogmes de Charles-Quint, et certes nous ne protestâmes jamais contre le saint-évangile, ni contre l'église catholique ou chrétienne<sup>34</sup>.

Pour ce pasteur « universel » ou catholique, ce n'était pas l'appartenance à une confession religieuse qui faisait d'une personne un sarment attaché au cep, mais sa foi. L'Évangile était pour lui la bonne nouvelle de ce salut complet, qui sauve et engendre une vie bien orientée portant des fruits visibles dans la société.

Le foisonnement d'œuvres protestantes, fruit du Réveil du XIX<sup>e</sup> siècle, comme les sociétés de publication des Écritures, les œuvres d'éducation, de santé, d'amélioration de la vie des prisonniers, d'abolition de l'esclavage, d'entraide économique-sociale, les missions en terre lointaine, etc. ont été essentielle-

<sup>32</sup> Stöber rapporte en détails comment Oberlin justifie son choix, en citant « un écrit trouvé dans ses papiers [d'Oberlin] », intitulé : « Ce qui m'a déterminé à me nommer plutôt Ministre catholique - évangélique, que Ministre du culte protestant, etc. ». Voir Ehrenfried Stöber, *Vie de J. F. Oberlin*, p. 537-541.

<sup>33</sup> Ehrenfried Stöber, *Vie de J. F. Oberlin*, p. 567

<sup>34</sup> Jean-Frédéric Oberlin, « Papiers retrouvés », s. d., in : Ehrenfried Stöber, *Vie de J. F. Oberlin*, p. 540.

ment des œuvres interdénominationnelles<sup>35</sup>, se développant dans de nouvelles clairières aux marges des Églises d'État, pour paraphraser Sébastien Fath qui définit le Réveil comme établissant « de nouvelles lisières » aux marges des Églises réformées, luthériennes et anglicanes<sup>36</sup>. Le pasteur-pédagogue Louis Frédéric François Gauthey (1795-1864)<sup>37</sup> intitula aussi son manuel de formation pour les instituteurs protestants de l'école Normale de Courbevoie et de la Société d'encouragement pour l'instruction primaire parmi les protestants de France *De l'éducation, ou, Principes de pédagogie chrétienne* (2 t., 1854 et 1856) – et non *De l'éducation protestante ou réformée*. Guizot adopta le même vocabulaire jusque dans son testament où il dit : « Je meurs dans l'Église chrétienne réformée, où je suis né, et me félicite d'être né<sup>38</sup>. »

Comme piétiste, les excès mystiques et la radicalité de la piété d'Oberlin pouvaient parfois prêter à contestation. Son prédécesseur Jean-Georges Stuber avait tenté de le mettre en garde contre les excès du comte Nicolas de Zinzendorf (1700-1760) – le « despote illuminé » selon le surnom que lui attribue Émile Léonard<sup>39</sup> –, comme celui de l'autosuffisance à laquelle pouvait l'avoir mené selon lui la doctrine de l'assurance du salut chez les régénérés<sup>40</sup>. La thèse annihilationniste<sup>41</sup>, c'est-à-dire le fait de

<sup>35</sup> Le terme interdénominationnel sera préféré à celui d'œcuménisme. Ce dernier fait aujourd'hui écho notamment au mouvement œcuménique des églises (COE), fondé 1948 à Amsterdam, mais dont les racines plongent dans la Conférence mondiale des missions d'Edimbourg (1910), avec l'idée de créer une « société des Églises » similaire à la Société des Nations fondée en 1919 par le traité de Versailles. L'Église catholique romaine, comme un certain nombre d'Églises protestantes évangéliques, n'adhèrent pas au COE.

<sup>36</sup> Sébastien Fath, *Une autre manière d'être chrétien en France : socio-histoire de l'implantation baptiste (1810-1950)*, Genève, Labor et Fides, 2001, p. 68.

<sup>37</sup> Voir Anne Ruolt, *Louis-Frédéric François (1795-1864), pasteur et pédagogue : Pour une pédagogie naturelle et pananthropique*, Paris, L'Harmattan, 2013.

<sup>38</sup> Alfred Maury, « Guizot », in : *Encyclopédie des sciences religieuses*, éd. par Frédéric Lichtenberger, t. V. 6, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1879, p. 42 (17-43).

<sup>39</sup> Émile G. Léonard, *Histoire générale du protestantisme*, t. 3, Paris, P.U.F., 1964, p. 91.

<sup>40</sup> Voir Loïc Chalmel, *Oberlin, le pasteur des Lumières*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2006, p. 57.

<sup>41</sup> Voir par exemple son sermon prononcé le 16 novembre 1817, le jour des funérailles de son fils Henri-Geofroi, in : Ehrenfried Stöber, *Vie de J. F. Oberlin*, p. 454-457.

croire que l'enfer n'existe pas, et *in fine*, que tous les hommes seront un jour sauvés, a tout lieu d'être contestée par la théologie orthodoxe d'alors. C'est ce que Henri-Louis Empaytaz (1790-1853) a sans doute cherché à rectifier en 1814, en ajoutant l'enfer au tableau « des demeures des trépassés » dans lequel Oberlin présentait la progression de la vie de l'homme vers l'Au-delà<sup>42</sup>.

### III. « L'Évangile intégral » d'Oberlin, le salut et son fruit

#### A) *Les deux volets de « l'Évangile intégral »*

La métaphore viticole renvoie à la sève qui alimente le sarment greffé et au processus de développement jusqu'à la production de grappes de raisin. La vie du sarment dépend de son attachement au cep. Sans lui, il est une branche morte et ne peut porter du fruit. Elle illustre l'effet de l'Évangile sur deux plans : le salut, avec la promesse de la vie future sur la nouvelle terre, et la vie sur cette terre jalonnée par les progrès du croyant tout au long de sa vie, autrement dit la grâce sauve et qui agit en pédagogue pour apprendre à vivre de façon juste, sage et équilibrée sur terre (voir Tite 2, 11-14).

#### B) *L'ancrage anthropologique*

Mais qu'est-ce que l'homme et quelle est sa vocation ? L'anthropologie biblique d'Oberlin, comme celle de Comenius avant lui ou de Gauthey après lui, présente la vocation de l'homme « créé en image de Dieu » (Genèse 1, 27), comme celle de représenter le Créateur au sein de la Création, et par l'action conjuguée de son intelligence renouvelée et de toutes ses forces, de faire valoir les intérêts de ce Créateur. En lui laissant le soin de nommer les animaux et de cultiver et garder le jardin, le récit de la Genèse fait de Dieu l'instigateur du travail manuel et intellectuel à valeur égale (voir Gn 2, 15. 18-20). C'est le sens du métier compris comme une vocation (*Beruf*), comme Luther l'avait déjà développé. L'homme tel que Dieu l'a créé se préoccupe alors nécessairement d'agriculture, d'élevage, de botanique, de transport... du bien-être des autres hommes et de la cité où il vit. Cette vocation à gouverner le

<sup>42</sup> Voir Loïc Chalmel, *Oberlin, le pasteur des Lumières*, p. 52.

monde créé se nourrit de la communion avec Dieu. Elle est nécessaire, afin que chaque personne puisse remplir son rôle avec sagesse. C'est ce qui ressort de la prière prononcée par Oberlin en juin 1789, à l'époque de l'Assemblée constituante, à une fête patriotique au Ban-de-la-Roche. Le procès-verbal officiel du maire la rapporte en ces termes :

O ! ajoute aux grâces signalées que tu viens répandre sur la France, à l'étonnement de tous les peuples de l'Europe ajoute celle d'inspirer à cet empire la gratitude et l'amour filial envers son Dieu. Les Français sont chrétiens ; o fais que de cœurs et d'âmes ils aiment le Seigneur Jésus-Christ, qu'ils suivent son modèle, ses traces, qu'ils mettent toute leur gloire à étudier son évangile et à en garder et pratiquer les règles divines, et à devenir par là la lumière et le soleil de tous les peuples de l'univers.

Qui sommes-nous, Seigneur, pour oser présenter nos souhaits au grand Dieu ; nous qui ne sommes que poudre et cendre ? Mais tu nous avais créés à ton image, et c'est cette image que l'Eternel souhaite de voir rétablie en nous, et que nous lui ressemblions comme des enfans [sic] au père.

O Dieu, fléchis nos cœurs, et porte-les à rechercher cette ressemblance ! Alors tous seront vraiment ce que la nature, notre sainte religion, et l'intention de l'assemblée nationale, inspirée par la sagesse, veulent que nous soyons : des frères ensemble, unis par les liens les plus serrés, les plus intimes, les plus sacrés, les plus indissolubles.

O Dieu ! que ton règne vienne, ce règne de charité, d'union, de fraternité, dans lequel chacun ne se plaît à ses talents [sic], propriétés et possessions, qu'autant qu'ils peuvent lui servir de moyens pour contribuer au service et au bonheur des autres, où chacun regarde sur ce qui profite à autrui ; où chacun ne vit, ne respire, ne médite que pour se rendre utile, que pour contribuer au solide et vrai bonheur de tous. Amen<sup>43</sup> !

Si, d'un point de vue théologique, il manque à cette « prière patriotique », qui développe le thème de la filialité, le prix que cette adoption a coûté au Christ, cette société nouvelle idyllique qui attire à sa lumière les autres peuples a le mérite de suggérer, même imparfaitement, que la clé de l'unité et du rayonnement du citoyen se trouve dans la relation au Christ et l'étude de sa Parole.

<sup>43</sup> Jean-Frédéric Oberlin, *Prière pour une fête patriotique*, 1789. Fragment d'un procès-verbal, rédigé pour une fête patriotique, transmis par le maire de Bellefosse, M. Théophile Scheidecker, in : Ehrenfried Stöber, *Vie de J. F. Oberlin*, p. 249-250.

### C) *Les instruments de l' « Évangile intégral »*

L'Évangile est intégral lorsqu'il est complet, associant les actes à la parole prêchée.

Les Sociétés d'évangélisation et d'éducation en sont les instruments privilégiés. C'est ce qui pousse Oberlin comme les autres artisans du Réveil à s'engager tout naturellement dans différentes sociétés et à initier différentes œuvres sociales qui sont autant d'instruments de l'« Évangile intégral ». Le Ban-de-la-Roche devient le berceau d'une société pour la propagation des saintes Écritures en France, précurseur de la Société biblique de Paris (1815). Une société biblique de femmes a aussi joué un rôle précurseur. Oberlin est un des premiers acteurs des Sociétés des missions évangéliques chez les peuples non-chrétiens ainsi que des Sociétés des traités religieux. L'œuvre des écoles, comme celle de la formation des maîtres, font partie intégrante de ce processus de développement de l'homme dans sa complétude. À cela, il faut ajouter ses initiatives pour développer l'agriculture, l'élevage, les routes, l'économie du textile, etc...

Agnès Neufville le confirme, les *Réveils* du XIX<sup>e</sup> siècle ont produit de nombreuses autres œuvres, expression d'une piété « vivante » :

La ferveur religieuse renaît de toute part, un souffle vivifiant ranime les paroisses transies ; la piété, de conventionnelle qu'elle était, devient vivante et agissante ; un immense désir d'amour et de justice fait battre les cœurs, arme et fortifie les volontés. Individualiste par essence, ce mysticisme chrétien qui prend pour objet l'âme humaine et son rachat ne saurait être taxé d'égoïsme, car il vise à l'épanouissement de l'être tout entier, à l'accomplissement, pour chaque créature, de sa destinée immortelle. Transfigurés par leur illuminisme intérieur, munis d'une espérance rayonnante, ces protestants dont la foi s'est retrempeée aux sources vives, ont soif d'action et de sacrifice ; ils aspirent à se dévouer à l'idéal altruiste dont la morale évangélique leur trace les linéaments<sup>44</sup>.

Comme Paul-Henri Marron (1754-1832), Philippe-Albert Stapfer (1766-1840), Frédéric Monod (1794-1863), Henri Allègre (1766-1828), Athanase-Charles Coquerel (1795-1868), et François Guizot (1787-1874), Oberlin était membre de la Société de la morale chrétienne. À leurs détracteurs qui les

<sup>44</sup> Agnès Neufville, *Le Mouvement social protestant en France depuis 1880*, thèse pour le doctorat en droit, sciences politiques et économiques, Paris, P.U.F., 1927, p. 39.



accusaient d'être déistes, Stapfer, au nom de ses collègues, répondit : « Nous proclamons les lois de Jésus-Christ comme notre règle et comme la source de toutes les pensées généreuses, de tous les projets d'amélioration sociale, que nous voudrions provoquer et concourir à réaliser<sup>45</sup>. » La prière d'Oberlin citée plus haut et son action sociale s'inscrivent dans ce courant de pensées et d'actions christocentriques.

Mais le premier instrument qui figure dans l'acte solennel de consécration d'Oberlin, c'est Oberlin lui-même. Formulé sous la forme d'une prière, il dit : « Emploie-moi, Seigneur, comme un instrument destiné à ton service<sup>46</sup> ! » Fruits de l'œuvre de justification et de régénération qui viennent de Dieu, et qui greffe les sarments au « vrai cep », c'est aux régénérés de transmettre ce qu'ils ont reçus. L'« Évangile intégral » a pour objet non l'institution de rites religieux, ni d'une organisation religieuse, mais la restauration de l'homme pour l'accomplissement de sa vocation originelle d'homme, au plein sens du terme, en commençant par renouer la relation rompue avec le Père (vigneron), par le vrai Cep (le Christ), pour que le sarment (fidèle) porte du fruit.

#### D) Le Musée Oberlin, pour quelle mémoire ?

L'action sociale dont le Ban-de-la-Roche se souvient en pensant au pasteur Oberlin est le fruit de cette foi évangélique « intégrale ». Dans l'histoire, les premiers chrétiens ont aussi conjointement fait œuvre « d'apôtres et de civilisateurs<sup>47</sup> », le but de l'Évangile étant de permettre à l'homme de vivre sa pleine dimension d'être humain.

Alors Oberlin, « un illustre », ou un serviteur de l'Illustre Serviteur qui seul est à honorer ? Les dernières volontés d'Oberlin qui stipulaient : « Puissiez-vous oublier mon nom et ne retenir que celui de Jésus-Christ que je vous ai prêché<sup>48</sup> » privilégient plutôt le titre de « serviteur de l'Illustre ».

Cette gêne d'Oberlin devant les honneurs et les récompenses se retrouve au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle sous la plume du pasteur-

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>46</sup> Jean-Frédéric Oberlin, « Acte solennel de consécration », 1<sup>er</sup> janvier 1760, 1<sup>er</sup> janvier 1770, in : Ehrenfried Stöber, *Vie de J. F. Oberlin*, p. 53.

<sup>47</sup> Frédéric Lichtenberger, « Oberlin », *Encyclopédie des sciences religieuses*, t. IX, Paris, Fischbacher, 1880, p. 722.

<sup>48</sup> Henri de Lutteroth, *Notice sur Jean-Frédéric Oberlin*, p. 72-73.

pédagogue réformé Gauthey, qui exprime son embarras devant la pratique des récompenses à l'école. Gauthey défend la thèse selon laquelle il n'y a pas lieu de louer les mérites ou le succès de quelqu'un qui fait son devoir en faisant son travail, mais Dieu qui lui donne les capacités de l'effectuer. Pourtant, à l'imitation de la Providence et à des fins pédagogiques, il légitime le fait d'encourager le chrétien par l'approbation de la qualité de son travail, de son zèle ou de son application, etc<sup>49</sup>. Si, pour le croyant, la récompense ultime est matérialisée par l'inscription de son nom dans le livre de vie (voir par ex. Apocalypse 3,15 ; 20, 15), la parabole des talents met aussi l'accent sur les paroles d'approbation et d'accueil du Maître. Ce dernier invite les deux serviteurs actifs à partager sa joie et à continuer d'œuvrer : « C'est bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je te confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton maître. » (Matthieu 25, 21.)

Cette parabole biblique ne milite pas pour l'oubli de l'engagement d'Oberlin au Ban-de-la-Roche. Elle légitime la volonté de faire mémoire de son travail fruit de sa foi pour encourager à le prolonger selon un même fondement biblique et une même finalité universelle (voir Hébreux 13). Un musée, adossant aux vitrines un prolongement vivant comme le jardin ou la « maison de l'enfance », va dans ce sens. Non seulement le visiteur regarde, mais encore il touche, il sent, il expérimente. Le Musée évite ainsi l'écueil de « vénérer » un homme pour lui-même. Pour être « complet », le mémorial se doit aussi de rapporter quel a été la sève nourricière de la vie et de l'œuvre de ce serviteur de l'Illustre Serviteur, une vie et une œuvre indissociables l'une de l'autre, tel le sarment attaché au cep portant son fruit, marques tangibles d'un « Évangile intégral ».

<sup>49</sup> Voir Louis-Frédéric François Gauthey, *De l'éducation ou principes de pédagogie chrétienne*, t. 2, Paris, Meyrueis, 1856, p. 374-387 ; id., *Essai sur les Écoles du Dimanche*, Paris, Société des Écoles du Dimanche, 1858, p. 169 ; id. *Le Délassement après le travail, ou Essai sur les récréations de l'enfance et de la jeunesse*, Paris, Meyrueis, 1861, p. 37. Voir aussi Anne Ruolt, « Le système des récompenses et des peines selon Louis-Frédéric François Gauthey (1795-1864) », *Pædagogica. Historica International Journal of the History of Education* 49 (2013), p. 607-624.